

Les Poètes grecs contemporains

Guy de Maupassant



Le Gaulois, Le Gaulois du 23 juin 1881, Paris, 1881

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

LES POÈTES GRECS CONTEMPORAINS

Il est, par le monde, un coin de pays qu'on pourrait appeler « la Terre glorieuse ». Toute petite, cette terre a enfanté ce qu'il y a de plus grand dans l'univers, les arts, et tous les arts. Avant que l'homme, sur le reste du globe, sût fixer la pensée en ses formes immortelles, de cette parcelle de l'Europe ont jailli, dans une perfection restée inimitable, la poésie, la sculpture, la peinture, l'architecture. Toutes les puissances du cerveau se sont développées là jusqu'à leur splendeur complète.

Pour quiconque se sent artiste, la Grèce est la mère du monde. Toutes les gloires permises à l'homme y sont nées. On dirait que les flots harmonieux de cette mer bleue qui l'enveloppe l'ont fécondée dans tous ses germes de production.

Là-bas, un pauvre, aveugle et vagabond, s'appelait Homère. Les noms des artistes éclos en cette contrée et dans ces temps anciens, résonnent plus sonores aujourd'hui même que ceux de nos plus grands maîtres.

Mais depuis ces jours lointains, des siècles se sont écoulés, des malheurs ; la ruine, l'invasion, la servitude ont passé sur ce coin de pays. On l'a cru mort, mort à tout jamais, sous l'odieuse barbarie, féroce domination des musulmans.

Il se réveille. Voilà que, de nouveau, comme une graine oubliée qui pousserait dans un sol ravagé, la Poésie sort des ruines entassées sur la Grèce. On chante encore dans la patrie d'Apollon.

Quand j'ai lu ces mots sur la couverture d'un livre : *Poètes grecs contemporains*, il m'est venu la curiosité folle qu'on pourrait éprouver devant le coffret trouvé dans les décombres d'une ville morte, fermé depuis des siècles, et qui contient des choses inconnues.

Que sont aujourd'hui les fils d'Eschyle, de Sophocle, d'Aristophane, d'Euripide ? Que peuvent-ils promettre au monde ?

C'est une femme, M^{me} Juliette Lamber, qui nous donne cette joie de connaître et de comparer les artistes grecs de cette Renaissance.

Avant de nous présenter ses poètes, M^{me} Juliette Lamber, dans une introduction très remarquable, très raisonnée et très judicieuse, établit une classification absolument logique des diverses écoles poétiques qui lui paraissent exister en Grèce.

Ainsi que le feraient un physiologiste et un sociologiste elle explique l'origine de ces écoles, les causes de leurs divergences, les sources de leur inspiration. Elle signale, et avec grande raison, l'étude approfondie des origines de ces générations artistiques à des hommes tels que MM. Taine et Herbert Spencer, qui ont donné leur vie à ces recherches sur les milieux, les filières, les enchaînements secrets d'où proviennent les éclosions d'art ou même les simples faits sociaux.

Voici, du reste, en quelques mots, la classification adoptée par M^{me} Juliette Lamber :

ÉCOLE IONIENNE

Les îles Ioniennes « sont la partie de la Grèce qui a été le moins foulée par l'étranger, celle, par conséquent, où la race a eu le moins à souffrir ». C'est sur le sol de l'Ionie, en effet, qu'ont vécu les deux plus grands poètes grecs modernes : Solomos et Valaoritis.

Mais les îles Ioniennes ont subi successivement la domination de Venise et celle de l'Angleterre. Les riches habitants de cette contrée envoyaient communément leurs fils faire leurs études en Italie, d'où il résulte que l'inspiration poétique de cette école a subi sensiblement l'influence italienne.

ÉCOLE DE CONSTANTINOPLE

Grâce à leur intelligence, beaucoup de Grecs parvinrent à de hautes fonctions sous le gouvernement turc, amassèrent de grandes richesses, et formèrent à Constantinople même une sorte de colonie grecque où naquirent des poètes. D'autres les ont suivis, sortis de la même souche ; mais leur inspiration sent toujours la servitude, la crainte constante ; elle n'a

rien de mâle, d'original, de libre. Ce sont des roucouleurs qui chantent l'amour et le vin, et qui presque constamment imitèrent les littératures étrangères.

« Cette tendance à l'imitation, demi-native dans l'école de Constantinople, devint une passion déclarée DANS L'ÉCOLE D'ATHÈNES. Les poètes de cette école, non seulement pour la plupart sont capables d'écrire en langue étrangère, mais ils sont si bien imbus des idées, des sentiments, du faire, de l'inspiration des poètes étrangers, qu'on croirait vraiment qu'ils n'en ont point d'autres. »

À cela deux raisons.

D'abord « cette école a été formée, au début, de Grecs dont la vie presque tout entière s'est déroulée en Occident ».

Ensuite l'*Université* d'Athènes a étendu ses ailes sur cette pléiade de poètes, organisant des concours, imposant une langue morte, apportant dans les plis de sa robe professorale toutes les idées apprises dans les livres d'autrui, toutes les rengaines classiques, tous les enseignements pédantesques des manieurs de fêrule.

À ce sujet, M^{me} Juliette Lamber émet un souhait, celui de voir cette Université athénienne changer d'allures, pousser les jeunes écrivains dans une voie large et nouvelle, renoncer aux vieilles idées d'école ; et, dans ces conditions, elle croit à l'influence salutaire de cette Université.

Sans connaître la Grèce, je suis bien persuadé qu'il n'y a rien à attendre de ces moyens. Toutes les Universités se ressemblent. Leur caractère propre est de vivre dans le passé, de l'enseigner. Elles ne comprennent et ne comprendront jamais rien aux littératures nouvelles, originales, spontanées. Comment voulez-vous que ces gens, saturés d'antiquité, mûris, confits dans l'admiration exclusive des anciens, admettent les génies nouveaux, qui sont forcément des révolutionnaires, des ravageurs de l'esthétique professée et officielle ? Les admirations des Universités sont toujours en retard d'un demi-siècle au moins sur celles du public qui, lui aussi, retarde toujours de quelques années sur le petit bataillon des esprits d'avant-garde, chargés de découvrir et de signaler les voies nouvelles où vont les lettres.

C'est donc dans l'École épirote, « qui mériterait plutôt le nom d'École nationale », que semble concentré ce qui reste du génie grec, gardé, comme

une étincelle sacrée au milieu des montagnes inaccessibles, des contrées indomptables, indomptées, toujours en révolte.

C'est de là que repart la jeune sève ; c'est en cette école que se fondront les autres, car elle parle la langue populaire et moderne commune à tous les Grecs, elle ne garde nulle trace d'imitation ; l'inspiration de ses poètes est bien originale, vraiment grecque.

Après cette exposition fort précise et dont les lignes qui précèdent ne font qu'indiquer les divisions et les traits principaux, M^{me} Juliette Lamber passe en revue les poètes grecs contemporains et donne des extraits de leurs œuvres principales.

Il ne m'est pas possible de la suivre dans le détail de cette inspection. Tous les curieux de littérature d'ailleurs liront ce livre ; et je me bornerai à mon tour à juger dans leur ensemble tous les morceaux qu'on nous offre.

Mais, en ce cas, *juger* est un gros mot ; car, ainsi que le dit fort bien l'auteur : « En poésie, tout n'appartient pas à la pensée, et il y a une grande partie du charme de l'expression, de l'art d'associer les mots, de l'harmonie des consonnes, de la délicatesse de la forme, qui disparaît dans toute traduction. » Cela est vrai absolument. Tout ce qui est rythme, sonorité, musique, élégance, bonheur des mots, m'échappe donc. Je n'ai devant moi que la pensée, toute nue, des poètes. Or, la pensée d'un poète, c'est la matière brute, c'est la mine ; mais, plus la matière est précieuse, plus l'objet ciselé par l'artiste aura de valeur. L'or est toujours de l'or avant d'être bijou.

Puis, n'y a-t-il pas bien des poètes que nous admirons, malgré les traductions : Shakespeare, le Dante, le Tasse, Byron, Milton, Goëthe, Pouchkine, etc., etc. ?

Ce qui m'a frappé surtout dans les poètes grecs contemporains que cite M^{me} Juliette Lamber, c'est une ressemblance surprenante avec la pléiade française du seizième siècle. Ils n'en diffèrent que par les chants héroïques où ils célèbrent la liberté et maudissent la servitude.

On m'objectera que les poètes de la pléiade s'inspiraient eux-mêmes directement des anciens Grecs ; que cette sorte de parenté vient de là, et encore de ce que toutes les littératures qui naissent se ressemblent, comme les enfants au maillot ; c'est à mesure qu'elles grandissent que les dissemblances s'accroissent.

Je n'ai à répondre que ceci :

Quand Ronsard, Remi Belleau et autres se sont mis à chanter les fleurs, la rosée, la lune et les étoiles, les jeunes filles mortes, le dieu Amour et sa mère Cythérée, ils étaient au milieu d'une Europe peu lettrée encore, presque barbare. Ils charmaient un peuple naïf par une grâce un peu mièvre, mais nouvelle, ou plutôt renouvelée, après des siècles de sauvagerie. Leur inspiration se bornait souvent à réciter des sortes de litanies de la nature, où défilaient toutes les choses gracieuses que nous aimons encore aujourd'hui comme on les aimait alors. Cela pouvait suffire en ce temps.

Mais, depuis, de tels poètes ont passé sur le monde nous avons lu de tels vers, que notre esprit, courbaturé d'admiration, est devenu fort exigeant. Il nous faut de l'originalité, du nouveau, de l'audace et de la force. Nous ne nous retournons plus pour les simples joueurs de guitare.

Chez les poètes grecs de la nouvelle école, je ne distingue pas encore une originalité bien éclatante. Ils vivent trop sur ce champ communal des « choses poétiques » si utile aux débutants.

Or, nous avons appris, grâce à des maîtres comme Hugo, Baudelaire et bien d'autres, que la poésie est partout et nulle part ; je veux dire qu'elle n'existe que dans le cerveau des poètes. La nature entière avec l'humanité est devant eux : qu'ils fassent jaillir la source sacrée en frappant où ils voudront. Mais l'homme (et il y en a beaucoup) qui *rechante* éternellement la rosée, les fleurs, la jeune fille morte, le clair de lune, etc., n'est pas un poète. On a extrait de ces choses toute la poésie qu'elles contenaient : il faut trouver autre part. Où ? Je l'ignore, c'est affaire au poète.

C'est de ces *ressucées*, de ces *relavages sans fin* que viennent l'insurmontable ennui, la noire monotonie, l'insupportable insignifiance des innombrables recueils poétiques pondus chaque année par les Chérubins de la littérature française.

Si l'Académie voulait faire de bonne besogne (et elle n'en fera pas), il faudrait qu'elle dressât une liste des mots et des choses poétiques dont il serait défendu aux poètes de se servir désormais. Plus de perles de rosée, plus de lune argentée, plus de blondes jeunes filles, plus d'étoiles d'or. Cela nous donne des nausées comme si nous avions une indigestion de sirops.

C'est qu'il est difficile d'être poète aujourd'hui ; après tant de maîtres. Il faut briser les chaînes de la tradition, casser les moules de l'imitation, répandre les fioles étiquetées d'élixirs poétiques, et oser, innover, trouver, créer ! On a ramassé, pour les sertir, toutes les pierres fines qui traînaient au soleil ; mais il en est d'autres assurément, plus cachées, plus difficiles à voir. Cherchez, poètes, ouvrez la terre : elles sont dedans ; remuez les fanges si vous les croyez dessous ; fouillez partout dans les profondeurs, car toutes les surfaces ont été retournées.

C'est cette recherche acharnée du *nouveau*, de l'*originalité dans l'invention*, que je ne vois pas encore très accentuée chez les poètes grecs contemporains. Ils célèbrent leur patrie avec talent et répètent, avec beaucoup de grâce il est vrai, trop de lieux communs. Quelques-uns pourtant montrent une allure très personnelle et très franche, un vrai souffle. Mais ils ont de tels ancêtres qu'il ne leur est pas permis de ressembler à tous les poètes qui chantent sur la terre l'amour et la liberté !

M^{me} Juliette Lamber, d'ailleurs, reconnaît elle-même que les poètes grecs contemporains ne font que préluder encore. Mais elle constate que le génie poétique vit, toujours ardent, dans ce peuple ; elle indique de quels germes éparpillés va sortir l'école nouvelle qui deviendra l'école grecque moderne ; elle pressent, annonce les artistes qui vont naître sur cette terre inépuisable ; et tous les fragments qu'elle cite, non comme des chefs-d'œuvre, mais comme de grandes promesses, me donnent la conviction qu'elle ne se trompe pas.

GUY DE MAUPASSANT.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](http://fr.wikisource.org)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](https://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](https://www.gnu.org/licenses/fdl.html)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- *j*jac
- Le ciel est par dessus le toit
- Kaviraf
- Hsarrazin
- Obelon
- ThomasBot
- Tylwyth Eldar
- Cantons-de-l'Est

1. [↑] <http://fr.wikisource.org>

2. [↑](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr) <http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr>
3. [↑](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html) <http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html>
4. [↑](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur) http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur